

Sébastien Roldan

Université du Québec à Montréal
Université Paris Ouest-Nanterre

Nous sommes plusieurs
commères à connaître
La Gloire des Pythre

Dans une livraison du *Magazine littéraire*, Gérard de Cortanze, commentant *Dévotions*, parlait en ces termes : « le sous-titre [de ce livre] pourrait être "La jeune fille et la mort", tant il raconte l'histoire trouble unissant les vivants et les morts¹ ». Cette préoccupation pour le rapport entre les trépassés (qui appartiennent au passé qu'on oublie) et ceux qui leur survivent n'a rien de neuf chez Richard Millet. Une large part de son œuvre romanesque, dès *La Gloire des Pythre*, se déroule en Corrèze, plus précisément à Siom, version littéraire de Viam, lieu de naissance de l'écrivain. L'objectif avoué est celui de faire l'histoire des marginaux, des laissés pour compte, des morts; de nommer, grâce à un singulier *sentiment de la langue*, « des ruines célèbres, des sanctuaires

1. Gérard de Cortanze, « La jeune fille et la mort », *Le Magazine littéraire*, n° 456, septembre 2006, p. 64.

peu connus, des sites qui n'avaient plus de nom dans aucune langue et que de vieux montagnards désignaient avec des rires muets² ». Il s'agit donc de relater la petite histoire, celle de la Province et de ses gens, qui, restés hors du temps, délaissés par l'époque, n'ont pas vécu le même vingtième siècle que celui exposé par les livres d'histoire.

En somme, par ce geste de Millet, l'histoire oubliée des Pythre réintègre le grand récit du passé, leur légende sera racontée dans le cadre d'un roman, c'est-à-dire sur le mode de l'imaginaire — ce qui n'est pas très différent, selon Régine Robin, de ce que font les historiens :

Le passé n'est pas libre. Aucune société ne le laisse à lui-même. Il est régi, géré, conservé, expliqué, raconté, commémoré ou haï. Qu'il soit célébré ou occulté, il reste un enjeu fondamental du présent. Pour ce passé souvent lointain, plus ou moins imaginaire, on est prêt à se battre, à étripier son voisin au nom de l'ancienneté de ses ancêtres. Que survienne une nouvelle conjoncture, un nouvel horizon d'attente, une nouvelle soif de fondation, et on l'efface, on oublie, on remet en avant d'autres épisodes, on retrouve, on réécrit l'histoire, on invente, en fonction des exigences du moment, d'anciennes légendes³.

Il s'agira pour Millet de faire — à côté de l'Histoire (avec un grand H), qui s'écrit en français — l'histoire de ceux qui s'expriment en patois limousin, langue mourante, celle des pauvres bougres sans importance, spectres du passé; de montrer le siècle des gens de la province française; de dire un héritage qui est en voie de disparition; de raconter ce qui s'est trouvé marginalisé par le XX^e siècle, autrement dit ce que les autorités officielles ont tu, ou enterré avec les morts, ou tout simplement ignoré⁴.

2. Richard Millet, *Le sentiment de la langue, mélange*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Recueil », 1986, p. 12.

3. Régine Robin, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2003, p. 27.

4. Bruno Vercier fait l'éloge de « l'ethnographie épique d'un Richard Millet restituant la mémoire du siècle dans la collectivité paysanne de haute Corrèze » (Dominique Viart et Bruno Vercier, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, coll. « La Bibliothèque Bordas », 2005, p. 375.)

Noble projet! Mais comment faire, si on n’y était pas? Rappelons que Millet naît en 1953 : il convoquera donc les souvenirs des quelques témoins qui voudront bien se prêter à la remémoration nécessaire. Il lui faudra recourir à des documents et à des témoignages qui constitueront les sources de son savoir. Le voilà en plein travail d’historien, si on se fie à Krzysztof Pomian⁵. Sous cet angle, l’hypothèse qui orientera notre réflexion peut se formuler de la façon suivante : campé dans l’objectif de faire acte d’histoire, le projet d’écriture de Millet requiert pourtant la pratique de certaines opérations qui ne sont pas permises à l’historien traditionnel, d’où la précarité de l’instance narrative dans *La Gloire des Pythre*.

En premier lieu, notre analyse interrogera le rapport filial déployé dans le roman et fera ressortir la conception résolument littéraire du temps qu’instaure Millet pour raconter la légende des Pythre. Une fois le temps Pythre esquissé, nous sonderons cette curieuse instance narrative dont la surprenante polyphonie va de mutation en mutation et a partie liée avec la gloire des personnages. Il en résultera une meilleure compréhension de la pratique narrative propre à *La Gloire des Pythre*, mais aussi entreverrons-nous la perspective d’un traitement spécifiquement littéraire de matériaux historiques. À travers tout cela, restera en filigrane, fidèle compagne, l’odeur des morts qui dans ce roman vient hanter les vivants, les exciter, les alourdir, les écœurer, les réjouir.

Le temps Pythre

Au cœur du roman de Millet se trouve la famille Pythre, dynastie somme toute courte (trois générations), dont les membres éminemment bizarres

5. Son essai intitulé *Sur l’histoire* affirme avec force la séparation entre mémoire et histoire. Pour Pomian, l’étude de données médiates appartient à l’histoire. L’historien se penche sur des savoirs qui sont à distance (dans le temps et dans l’espace), sur des données provenant de témoins, dont le rapport à l’objet ou l’événement qu’ils revisitent par la mémoire est sans intermédiaire. Voir Krzysztof Pomian, *Sur l’histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1999, p. 313-321. Afin d’appuyer davantage sur le divorce entre ces deux façons de plonger dans le passé pour se le représenter, ajoutons, avec François Hartog, que « si les historiens ont toujours eu affaire à la mémoire, ils s’en sont toujours méfiés ». (« Temps et histoire », *Annales HSS*, n° 6, novembre-décembre 1995, p. 1228.)

seront singularisés par la communauté de Siom. Les Pythre — leur nom le dit déjà — feront l'objet du comméragé et des railleries partout où ils iront durant les années de leur *Gloire*.

S'intéressant à un autre roman du cycle milletien, Maïté Snauwaert a montré que Millet accomplit, dans *Ma vie parmi les ombres*, une biographie trans-familiale et trans-générationnelle que seule la littérature peut réussir : « le vrai dernier né de cette famille est le roman lui-même⁶ ». L'idée de l'arbre généalogique appartient sans doute en propre aux sagas familiales de la littérature, mais elle rappelle en particulier le naturalisme zolien des *Rougon-Macquart*, dont l'influence se fait sentir parfois presque explicitement dans *La Gloire des Pythre*. Si une analyse en profondeur des rapports intertextuels existant entre ces deux œuvres nous apparaît des plus fécondes, à commencer par la reprise de la figure de l'aïeule infidèle, nous nous limiterons, pour les besoins de notre propos, à une rapide comparaison : Zola donne à lire la destinée rocambolesque des deux branches de la famille, la légitime (les Rougon) comme l'illégitime (les Maquart), tandis que Millet n'offre que la lignée d'André Pythre, fils illégitime que l'aïeule a terré au fin fond de la région. *La Gloire des Pythre* ne s'occupe vraiment que des marginaux :

Nous étions bien de pauvres bougres, vivions à l'écart de tout et peut-être de nous-mêmes, qui ne savions plus quoi faire pour essayer de tuer un *temps* contre lequel nous ne pouvions rien et qui nous mangeait le cœur : [...] le *siècle* était déjà entamé, avait déjà commencé à tourner, là-bas, au-delà des hautes neiges, et [...] ne tenait aucun compte de nous, même quand nous franchissions le seuil de l'école, de l'église ou de la *mairie*⁷.

Ce triumvirat institutionnel formé par l'Église, l'État et l'école revient souvent dans le roman et paraît être synonyme des mots *temps* et

6. Maïté Snauwaert, propos recueillis le 4 novembre 2006 à l'occasion de sa communication « Les généalogies imaginaires de Richard Millet », présentée dans le cadre du colloque *Pouvoirs de l'imaginaire : paroles, textes et images*, tenu à l'Université du Québec à Montréal les 2, 3 et 4 novembre 2006.

7. Richard Millet, *La Gloire des Pythre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 48-49, nous soulignons. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *GP*.

siècle; curieusement, tous ces termes désignent ici ce qui est extérieur à Siom (lieu de l'action) et extérieur au destin des Pythre (personnages principaux); tous ces termes renvoient à ce qui appartient à la grande histoire; bref, à ce qui ne relève pas de ce que l'on raconte dans *La Gloire des Pythre*. Parmi les nombreuses occurrences où le temps ou ses trois principales institutions sont rapportés être hors champ, retenons-en une où, durant l'Occupation française, la narration précise :

Le grand Pythre ne bougeait plus de chez lui [...]. Il murmurait — c'était du moins ce qu'on croyait entendre — qu'il attendait la fin de la guerre, que ça ne le concernait pas, qu'il avait donné, qu'il avait des projets. Nous ne nous en sommes pas souciés : à Siom, nous étions hors du temps. (*GP*, p. 196)

Il semble bien que le temps officiel et abstrait des historiens (représenté ici par la Guerre et ailleurs par l'Institution) ne concerne pas les gens de Siom. Leur temps à eux est d'une matérialité palpable; on le traverse, on le sent passer, on le touche. Sylviane Coyault commente :

La temporalité apparaît rarement comme une donnée abstraite, désubstantialisée : mieux que par les dates elle s'éprouve dans les êtres et les choses, dans la rotation des saisons et les variations du jour. Tout concourt ainsi à rendre la durée sensible [...]. La temporalité est également indissociable du « temps qu'il fait »; en ce sens [...], le paysage de province est, autant qu'un lieu, du temps donné à voir⁸.

Que dire alors de la logique interne du roman, qui lui se déploie de façon à peu près chronologique, allant du tournant d'un siècle jusqu'à sa fin, sans cassure majeure, sous l'autorité narrative d'un *nous* apparemment omnipotent, dépositaire de tous les savoirs?

En réalité, le lecteur s'aperçoit rapidement que le temps est une donnée instable et fluctuante : anamnèses, ellipses, ruptures, accélérations, détours et retours sont tous au rendez-vous, la narration faisant usage de ces procédés au gré des histoires racontées. Qui plus est, si l'instance

8. Sylviane Coyault, *La Province en héritage : Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Richard Millet*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », n° 396, 2002, p. 195.

narrative (*nous*) subit la lente tyrannie des ans, se sent oubliée par ce temps qui avale tranquillement le siècle et échappe aux hommes, André Pythre, à l'inverse, entend arraisonner le temps à ses desseins. Il parviendra à le faire plier à de multiples reprises et de diverses façons, la plus éloquente survenant au moment de sa mort : lors de célébrations bien arrosées, Pythre se trouve grièvement blessé, victime d'une ruade de vache; quelques verres plus tard, on fait venir un médecin (figure d'autorité institutionnelle) qui, lui-même ayant avalé beaucoup de rhum, établit sur le champ un certificat de décès — avant même le trépas du moribond : « Il est foutu. Alors un peu avant ou un peu après... » (*GP*, p. 273), conclut-on alors.

Sans doute est-ce cette capacité de triturer, de comprimer ou de distendre les temps, cette volonté d'intégrer le siècle malgré sa « maudissure » et sa démarche boiteuse (qui lui fait mériter son patronyme [*GP*, p. 119]); sans doute est-ce cela qui, plus que toute autre de ses caractéristiques, détache Pythre du reste des Siomois aux yeux du *nous* narratif. De là provient aussi le côté sombre, diabolique et fascinant de sa lignée, qui la fait entrer dans la légende. Force est de le reconnaître : la conception du temps qui se déploie à l'intérieur de *La Gloire des Pythre* favorise la mythification, admet la magie du récit, concourt à activer la mémoire. Un temps moins historique que mythique, pleinement littéraire, qui avance non pas de façon droite et linéaire, mais alambiquée, trébuchant çà et là, dansant, boitant, comme Pythre.

Qui est « nous »?

Si le temps est une figure suspecte dans ce roman historique, il en va de même pour l'instance narrative, pourtant homodiégétique et à la première personne. Loin d'être autoritaire et effacée, la narration de *La Gloire des Pythre* n'est ni digne de confiance, ni pleine, ni unanime, ni franchement crédible. À l'opposé de la narration *minimale* ou *transparente* qu'attribue Genette au récit réaliste, elle donne dans une forme de réalisme magique.

Au départ, le lecteur peut se demander à qui correspond ce *nous* narrateur, témoin oculaire privilégié qui ne prend pas pour autant part à

l'action. Rapidement toutefois, on s'aperçoit que cette quête est vide de sens, car les points de vue adoptés sont multiples et mouvants : « Alors, roman polyphonique? Oui, mais pas au sens du dialogisme où l'entendait Bakhtine puisque nous assistons plutôt à un long soliloque. À travers toutes ces voix, c'est toujours la même parole qui se poursuit⁹. » À la fois individuels et collectifs, les points de vue dans *La Gloire des Pythre* combinent ou recombinent les propos de personnages ou de collectivités, groupuscules le plus souvent inidentifiables, au nombre rarement chiffrable; on passe de la focalisation externe à interne, on convoque la transcription directe (quelquefois avec guillemets, d'autres fois sans) et la reprise indirecte ou indirecte libre des propos de certains personnages, etc. Tous les moyens sont employés, tous les points de vue sont permis, tous les changements sont admis, toutes les conjectures sont reçues.

Il faut encore souligner, outre l'omniprésence des marqueurs de doute, que le *nous* exerce abondamment sa fonction « testimoniale » (pour reprendre la terminologie de Genette). À maintes reprises la narration explique d'elle-même son fonctionnement ou atteste sa propre origine. Ainsi, quelques pages après avoir raconté en détail la mort de Pythre, elle révèle ses sources :

Les Raulx avaient donc vu mourir André Pythre. Ils buvaient, attablés chez Berthe-Dieu, comme ils n'avaient jamais bu de leur vie, sachant qu'ils ne pouvaient repartir comme ça, sans avoir raconté plusieurs fois l'affaire, avec l'arrogance sombre des grands buveurs, des détenteurs de vérités. Et nous les écoutions, respirions cette odeur lourde de vin, de tabac, de vaches, de feu humide, de sous-bois, de linge malpropre, nous nous étions mis à boire, sinon pour fêter ça, du moins nous en pénétrer, laisser s'accomplir à grand bruit la légende selon les voix mêlées d'Albert et d'Étienne Raulx, tandis que Marcelle, la soeur, opinait du chef [...]. On écouta cela jusqu'au milieu de la journée. (*GP*, p. 274)

À ce moment précis du roman, le *nous* correspond peu ou prou aux quelques saoulons qui se trouvaient déjà à la taverne de Berthe-Dieu; mais rapidement ce nombre va fluctuer :

9. *Ibid.*, p. 37.

Bientôt nous fûmes tous là, ceux de Siom, bien sûr, puis ceux des hameaux et des fermes où le bruit de sa mort venait de se répandre on ne savait comment, comme la légende que nous raclions, d'abord dans la cuisine de la Berthe, ensuite, et bien que ce ne fût pas dimanche, dans la salle du restaurant, puis sur la petite terrasse et sur la place où l'on voyait même arriver ceux qui ne sortaient jamais de leur trou [...], eux aussi entrés dans la lente geste de Siom et dans la fin des temps [...], arrivés les uns après les autres, sans qu'on leur ait rien dit ni qu'ils sachent pourquoi, n'ayant suivi nulle autre étoile que ce désir obscur d'aller jusqu'à Siom, comme pour une victoire ou une fête, entendre une vérité heureuse, au son des cloches que les gamins, sans attendre l'ordre, faisaient sonner à toute volée, les yeux brillants, les lèvres retroussées par la joie furieuse des grands jours, soulevés, eux aussi, par cette parole qui prenait source chez Berthe-Dieu, innombrable, en patois ou en français, le plus souvent dans les deux en même temps et surtout dans ce bruit qui rôde au fond des langues et qui est, au-delà des mots et de ce qu'ils disent, le vrai bruit de gloire — celle d'André Pythre et des siens, eût-elle, cette gloire, pour seul éclat sa noirceur et notre liesse. (*GP*, p. 275-276)

Ce passage illustre à merveille que ce sont les ouï-dire, les bavardages, les confabulations et autres potins qui forment la matière du récit. De plus, il montre comment s'est construite la gloire de cette famille, les légendaires Pythre, ces singuliers personnages devenus mythes dans la clameur populaire.

Finalement, le *nous* de La Gloire des Pythre est une entité qui grossit, s'accapare les péripéties des Pythre sur le mode du commérage, récupère les voix officielles du médecin et du notaire, reprend les versions canonisées par les conteurs les plus habiles du village, comme elle reprend aussi les versions mineures, témoignages d'étrangers passant par Siom, déclarations suspectes de gens intéressés, médisances jalouses... cela donnant parfois lieu, du coup, à d'irréconciliables contradictions¹⁰,

10. L'exemple le plus frappant est celui du couteau que plante André Pythre dans la main de son fils Amédée, la clouant à la table familiale lors d'une dispute à Siom, le tout, conté au *nous* habituel. Plusieurs chapitres plus loin, au moment des noces de Médée, la narration présente une tout autre version des faits, sans même les commenter : « chacun se dis[ait] que ni Denise ni Médée n'aurait pu rêver meilleure union – eût-elle pour seule gloire les prétendus faits d'armes du sous-lieutenant Pythre [Médée] qui n'en avoua, ce jour-là, pendant le repas, qu'un seul : comment il avait arraché la baïonnette d'un Viet qui lui avait cloué la main à un arbre et eût fait pareil pour l'autre si... » (*GP*, p. 317)

et ne s'en émouvant pas pour autant : « si [on] savait la vérité, [on] avait trouvé qu'elle en valait bien d'autres » (*GP*, p. 317).

Qui se cache vraiment derrière ce *nous*? Tous et personne, à la fois. Car, au fil des phrases, le conglomérat d'âmes se transforme constamment. Au fur et à mesure qu'il se constitue, page après page, et qu'augmente ou diminue son nombre d'âmes, il se défait, se désarticule et se destitue pour mieux ensuite se reconstituer, sous une nouvelle identité tout aussi collective, tout aussi mobile et cancanière que la précédente, tout aussi mue par le désir de connaître et de conter tout ce qui se dit ou s'est dit des Pythre... Elles sont plusieurs commères à connaître *La Gloire des Pythre*. Et le *nous* chargé de la raconter forme un tout précaire, jamais identique à lui-même.

Histoire et narration : l'odeur du commérage

Pourquoi employer une instance narrative si problématique, si délicate? Pour répondre à cette question d'ordre littéraire, une brève incursion en historiographie est requise.

Dans *Sur l'histoire*, Krzysztof Pomian constate l'« incurable hétérogénéité épistémologique, philosophique, esthétique, littéraire¹¹ » des pratiques de l'histoire. Il leur impute la crise d'une « histoire universelle » dont les formes traditionnelles ne parviennent pas à « intégrer un temps de plus en plus long et un espace effectivement planétaire, habité par une multiplicité de cultures¹² ». En réponse à l'impossible totalisation du monde, les historiens de la nouvelle histoire abandonnent l'ambition de synthétiser tous les différents apports dans une histoire unique¹³; dorénavant chacun pratique ses travaux sur de plus modestes chantiers, ne défriche avec ses outils que des parcelles de terrain, par souci de vérité, mais aussi pour laisser à d'autres le soin d'entamer à leur guise les coins inexplorés... tout en sachant que le labeur combiné de tous les historiens

11. Krzysztof Pomian, *op. cit.*, p. 404.

12. *Ibid.*, p. 114-115.

13. *Ibid.*, p. 398.

du monde ne donnera jamais de fruit impérissable. Travail toujours à recommencer dont « l'on ne saurait [...] parler au singulier », selon Pomian : « Il y a plusieurs écritures de l'histoire, si différentes l'une de l'autre que l'on aurait bien de la peine à leur trouver une quelconque unité stylistique ou narrative¹⁴. » L'échec d'une voix totalisante et la multiplication des voix force à parler pluriel, en polyphonie, ce qui pour l'instant constitue l'apanage exclusif de la littérature. Parallèlement, du côté de la littérature contemporaine, Marie-Pascale Huglo évoque la difficulté que comporte le désir de « contenir narrativement un matériau hétérogène¹⁵ » à l'aide d'une entité à perspective unique (qui souvent s'incarnera textuellement par la première personne du singulier); Huglo souligne de même « les tentatives (souvent les échecs) de la voix pour "jointoyer" toutes les voix qui la composent¹⁶ ».

Autrement dit, dans *La Gloire des Pythre* Millet court-circuite le difficile projet d'unifier sous une seule voix narrative une pluralité hétéroclite et dispersée de voix; il substitue au *je* ou au *il* anticipés un *nous* qui correspond très précisément à la multitude inhérente au matériau d'origine. Car ce sont bien les oui-dire, les confabulations, les bavardages, les cancans, le papotage, les railleries et la médisance qui constituent la matière première du roman. Et le commérage, comme l'odeur puissante et persistante des morts dans *La Gloire des Pythre*, va s'immiscer partout, dans les interstices et la béance des faits, va raviver d'anciens émois, étouffer les ambitions et exciter les désirs des vivants, s'atténuer par moments pour revenir de plus belle.

La source historique relève ici de la tradition orale et de ce qu'on appelle la « mémoire collective », et pour cela il demeure nécessairement une archive approximative, que l'on peut opposer à l'archive écrite (ou matérielle) qui constitue l'apanage de l'historien ou de l'archéologue

14. *Ibid.*, p. 402.

15. Marie Pascale Huglo, « Voix et narration », Marie-Pascale Huglo et Sarah Rocheville [dir.], *Raconter? Les enjeux de la voix narrative dans le récit contemporain*, Paris, L'Harmattan, coll. « Esthétiques », 2004, p. 15.

16. *Ibid.*

traditionnels¹⁷. Le traitement spécifiquement littéraire que Richard Millet a réservé à cette matière, caractérisé par le discord du temps comme du sujet énonciatif, dans une poétique de l'incertitude où le doute traverse la narration, semble être le seul qui sache faire honneur à un projet aussi « oxymorique » que l'est la volonté de se remémorer les oubliés. « C'était ce qu'on disait, mais peut-être tout ça fut-il moins romanesque, plus bref, plus mesquin » (*GP*, p. 338-339), commente la narration à son propre égard.

La fiction est la seule façon de raconter l'épars du monde. À la suite de Maïté Snauwaert, on peut supposer que c'est le caractère oral et communautaire de ce savoir qui le rend pluriel, grouillant et contradictoire¹⁸. Dominique Viart, à propos de l'éthique littéraire de la *restitution* en général, abonde en ce sens, mais élargit le champ à l'ensemble des productions narratives qui se basent sur des faits documentés :

Les récits que l'on échafaude à partir de documents demeurent lacunaires : il faut construire des hypothèses, imaginer. La plupart de ces textes font la part de l'incertain, déploient des conjectures, proposent plusieurs versions possibles d'un même événement. Ils affichent leurs hésitations, quand la littérature des générations antérieures se voulait plus assertive¹⁹.

Forcément, toute reconstitution d'une réalité s'édifie à partir de blocs de documents historiques (qu'ils soient de tradition orale ou écrite, matériels ou mémoriels, reconnus ou contestés) et requiert l'hypothèse et l'imagination comme mortiers, pour combler les interstices. La conscience aiguë qu'en ont les écrivains et les historiens d'aujourd'hui explique la présence explicite et textuelle du doute chez eux.

Mais alors, qu'est-ce qui distingue le roman historique de Richard Millet de la monographie d'un historien comme Pierre Nora (ou tout autre tenant de la « nouvelle histoire²⁰ »)? Bien que les deux en viennent à

17. L'historien peut aussi, notamment en histoire sociale, se servir de sources orales.

18. Maïté Snauwaert, *op. cit.*

19. Dominique Viart, « Récits de filiation », Dominique Viart et Bruno Vercier, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, *op. cit.*, p. 92.

20. Voir Jacques Le Goff et Pierre Nora [dir.], *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1974, 3 vol.

narrativiser l'épars du monde, à la lecture il n'y a aucun doute possible : *La Gloire des Pythre* reste un objet davantage littéraire qu'historique. C'est dans l'écriture que se joue donc cette nuance importante : si l'écrivain et l'historien travaillent avec des matériaux semblables (lacunaires, polyphoniques, contradictoires), leur besogne est différente. En effet, l'écriture dans *La Gloire des Pythre* va reconduire la pluralité irréconciliable de son matériau en confiant à une multitude de perspectives enchevêtrées la tâche de donner à lire le récit.

Un tel jeu de perspective différencie le travail de Millet de celui de l'historien. Ce dernier peut se prévaloir d'un point de vue dont il reconnaîtra le biais, mais il voudra tenir sa posture, son angle d'attaque, jusqu'au bout de son ouvrage; qui plus est, il évitera scrupuleusement de se contredire. À cet égard, Krzysztof Pomian est catégorique : le rôle de l'historien « le conduit inévitablement à se donner un point de vue²¹ ». À l'inverse, le texte de *La Gloire des Pythre*, ce document qui organise et unifie les divers matériaux sous une trame narrative, présente (on me pardonnera cet oxymore) *un point de vue pluriel* : une constellation de perspectives. Aussi vaut-il la peine de noter, avec Marie-Pascale Huglo, que

l'oralité traditionnelle, qui fonde la circulation mémorielle du récit, s'oppos[e] moins alors à la culture de l'imprimé qu'à un « appareil » de vision — la perspective — capable de totaliser « le sens d'une vie » à partir d'une conscience (subjective, omnisciente)²².

Chantons en chœur le mythe

Bien sûr, la difficulté de contenir narrativement, par l'adoption d'une perspective, des données incurablement hétérogènes s'accroît si l'on vise une facture réaliste. Or, « la visée réaliste est inséparable de l'histoire²³ »,

21. Krzysztof Pomian, *op. cit.*, p. 380. Par exemple, dans ce panorama transhistorique des pratiques historiennes qu'il a intitulé *Sur l'histoire*, Pomian montre la pluralité irréductible et le caractère nécessairement contradictoire de la vérité historique, tout en conservant sa distance par rapport à elle et en se gardant de tout désaveu. Pour lui, le rôle de l'historien est « d'abord d'établir les faits conformément aux règles de la critique historique et ensuite d'essayer de les comprendre » (p. 379-380).

22. Marie-Pascale Huglo, *op. cit.*, p. 13.

23. Krzysztof Pomian, *op. cit.*, p. 86.

affirme Krzystof Pomian, d'où sans doute le penchant des traités d'histoire pour l'omniscience. N'y sont pas admises les contradictions, ni la magie, ni les rumeurs, ni le reste des figures du temps que la narration effacée de l'écriture réaliste évite pour accentuer son « effet de réel ». Voilà toutes des pratiques auxquelles s'adonne sans vergogne *La Gloire des Pythre*. Même la perspective y perd sa plénitude stable : « Tout ça, et le reste, cette vie, cette légende, nous avons eu nos yeux pour le voir, nos oreilles pour l'entendre; ou nous l'avons imaginé — ce qui revient au même. » (*GP*, p. 22) Car la précarité du *nous* s'affirme à même le texte, comme celle du temps d'ailleurs, au risque de mettre en péril la crédibilité du récit. Cependant, comme le fait remarquer Jean-Yves Laurichesse, « Richard Millet nous fait [...] entrer dans un espace géographique et poétique, qui n'est déjà plus exactement le plateau de Millevaches²⁴ » et est devenu « la grande table de pierre où naissent les rivières et où les vents façonnent les visages aussi sûrement que les travaux et les songes » (*GP*, p. 78-79). Une fois unifiés par la trame narrative de *La Gloire des Pythre*, les commérages se magnifient et prennent les dimensions du mythe et peuvent dès lors transcender les impératifs narratologiques usuels.

Quelle raison peut motiver un tel choix narratif chez Millet? Ici, notre hypothèse de départ se confirme, car cette précarité, constitutive du roman à l'étude, contribue à le démarquer non seulement des traités d'histoire traditionnels, mais des travaux des tenants de la nouvelle histoire. Allant plus loin, par-delà toute volonté de mythifier le récit grâce à la figure du chœur qu'elle réinstaure, *La Gloire des Pythre* combine mémoire et histoire sous une forme qui nous apparaît inédite.

Richard Millet a le mérite de réserver à un substrat forcément hétérogène un traitement qui tire parti de sa pluralité. Loin de nous faire plonger dans un passé nostalgique, cette stratégie joue pour beaucoup dans l'effet de singularité d'une écriture comme la sienne, qui multiplie les références : antiques, si l'on songe au chœur; mais bibliques aussi, dont

24. Jean-Yves Laurichesse, « Richard Millet : le lieu et les voix », Bruno Blanckeman, Aline Mura-Brunel et Marc Dambre [dir.], *Le roman français au tournant du XXI^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 206.

l'homonymie de Siom et Sion²⁵ est sans doute l'élément le plus évident; sans oublier la langue de Millet, qui selon Dominique Viart rejoint parfois, « dans sa scansion et ses reprises litaniques, une sorte de cantique ou de verbe inspiré²⁶ ». D'autres références bibliques apparaissent encore à travers le tissu du texte au moment de la mort de ce Pythre immortel, évènement dont le bruit se répandra comme la Bonne Parole de Dieu²⁷ :

Le brigadier entendait verbaliser Étienne Raulx pour avoir transporté illégalement un cadavre et l'avoir exposé à la vindicte publique; à quoi le grand Étienne ne comprenait rien, se mettant en colère tentant de démontrer que ce n'était pas un cadavre mais André Pythre, et qu'André Pythre ne pouvait être mort, même s'il n'était plus en vie. (*GP*, p. 277)

Voilà un passage que l'on peut, d'après notre analyse, qualifier de mise en abyme. L'odeur des morts traverse le roman, elle est celle, en définitive, qui rappelle les morts à la vie en forçant les vivants à prendre conscience des disparus. « Oui, je crois que je me rappelle, dira un fossoyeur un an après la mort du dernier des Pythre : le cercueil était cassé, et le gars puait comme le diable. » (*GP*, p. 380)

25. Sur l'homonymie Siom/Sion, voir *ibid.*, p. 209-210.

26. Dominique Viart, « Récits de filiation », *op. cit.*, p. 98.

27. Nous renvoyons aux pages 274-276 du roman, citées plus haut.